



5 ANS APRÈS LA GUERRE

Documentaire animé 16'40 — 2017

Réalisation Samuel Albaric, Martin Wiklund et Ulysse Lefort

Production Les Fées Productions & Miyu Productions

Comment grandit-on avec un père irakien absent et une mère juive omniprésente ? Tim, traversé par les grands bouleversements du monde actuel, essaie tant bien que mal d'y trouver sa place.

QUELQUES QUESTIONS SUR LE FILM

Catégoriser les moments imaginaires (et leurs références diverses) et ceux du quotidien.

Commenter la séquence de retrouvaille (sa mise en scène).

Comment Tim construit peu à peu le personnage de son père absent ?

Comment lui-même se projette dans ces mondes inventés ?

Relever toutes les dualités que connaît Tim et qui rendent complexes sa construction.

Le film se compose d'un double registre d'images : prise de vue réelle et dessins animés. Dans ce dernier champ se distinguent plusieurs graphismes, suivant que le protagoniste se livre, sous la forme d'un entretien filmé dans son quotidien, ou que les dessins mettent en scène l'imaginaire de ce fils qui a inventé une image de son père. Il y a aussi plusieurs temporalités confrontées dans ce film : celle de l'entretien, celle de la rencontre avec son père, et celle mettant en scène ses souvenirs d'enfance.

5 ans après la guerre suit le cheminement affectif et intellectuel d'un jeune homme, Tim, qui n'a pas connu son père (réfugié irakien ayant fui le régime de Saddam Hussein). Il sait un peu son histoire, et son prénom, Jaffar. Toutes ces parts d'inconnu amènent Tim à se créer un père, à s'inventer son visage, son caractère mais surtout à chercher dans les éléments qu'il peut glaner (discussions avec sa mère ou des amis, journaux, références littéraires, cinématographiques, religieuses ou mythologiques) de quoi en ourler un contour (affectif, humain, politique...). Progressivement se dessine l'image d'un père tout à la fois terrifiant, valorisant, mystérieux, mais surtout profondément inconnu. Ce travail d'invention écarte Tim de la réalité ;

il reste en suspens, sans pouvoir s'investir dans la vie.

Ce film met en scène une distance qu'il cherche à avoir pour réussir à construire sa propre vie. L'utilisation de l'animation active le décalage ressenti par Tim. Son visage dessiné transmet ses émotions de manière précise ; la technique de la rotoscopie (s'appuyant sur des images filmées pour composer les gestes de personnages qui seront dessinés), l'univers quotidien de son salon quand il se raconte, rendent Tim très présent ; et pourtant, ce n'est qu'un personnage dessiné. Cette incarnation désincarnée correspond bien à son état de vie, et à la relation qu'il tisse avec son père : ni tout à fait absent, ni tout à fait présent.

La séquence de retrouvaille, filmée, en prise de vue réelle, à la manière d'une émission voyeuse, détonne dans le film : parenthèse au cœur d'un monde animé (qui sillonne entre confession intime et imaginaire), elle apparaît décalée dans le récit, ce qui brouille notre propre manière d'envisager ce père qui nous semble à ce moment-là très quotidien. Face à lui, l'émotion de Tim paraît surjouée, comme le ferait habituellement un personnage dans un dessin animé.

films passerelles Je sors acheter des cigarettes d'Osman Cerfon et *Yül et le serpent* de Gabriel Harel